

cinéma

TOUS LES
MERCREDIS

«Shimkent
Hotel», film
sauvage
Pages I à III



Lettre ouverte
des Straub
aux «Humiliés»
Page IV

Paul Schrader
ressuscite
«l'Exorciste»
Page VII

Libération

Irak

La course à l'or noir

La bataille pour
empêcher la mainmise
des Américains
sur le pétrole ne fait
que commencer.
Pages 2 à 5



Voile : débat de principe

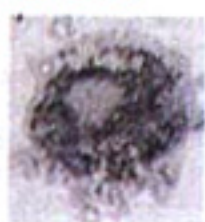
Malgré les déclarations de Sarkozy et de Ferry, le gouvernement n'est pas prêt à légiférer sur le port du foulard islamique à l'école. Mais le débat sur la laïcité et l'égalité des sexes est relancé. Pages 16 et 17

Pas d'état de grâce au Nigeria

La menace d'un chaos généralisé plane sur le pays après la réélection massive et frauduleuse du président Obasanjo et les incidents sanglants du week-end. Pages 9 et 10

Pneumopathie : se soigner est une obligation

En France, un décret devrait permettre l'hospitalisation d'office des patients atteints du Sras qui refuseraient les soins. Pages 14 et 15



ADN : la double hélice a 50 ans

En avril 1953, Crick et Watson publiaient la première représentation de l'acide désoxyribonucléique, support de l'hérédité et «secret de la vie». Pages 20 et 21

www.libération.fr

M 00135 - 423 - F : 1,20 €



IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE

cinéma

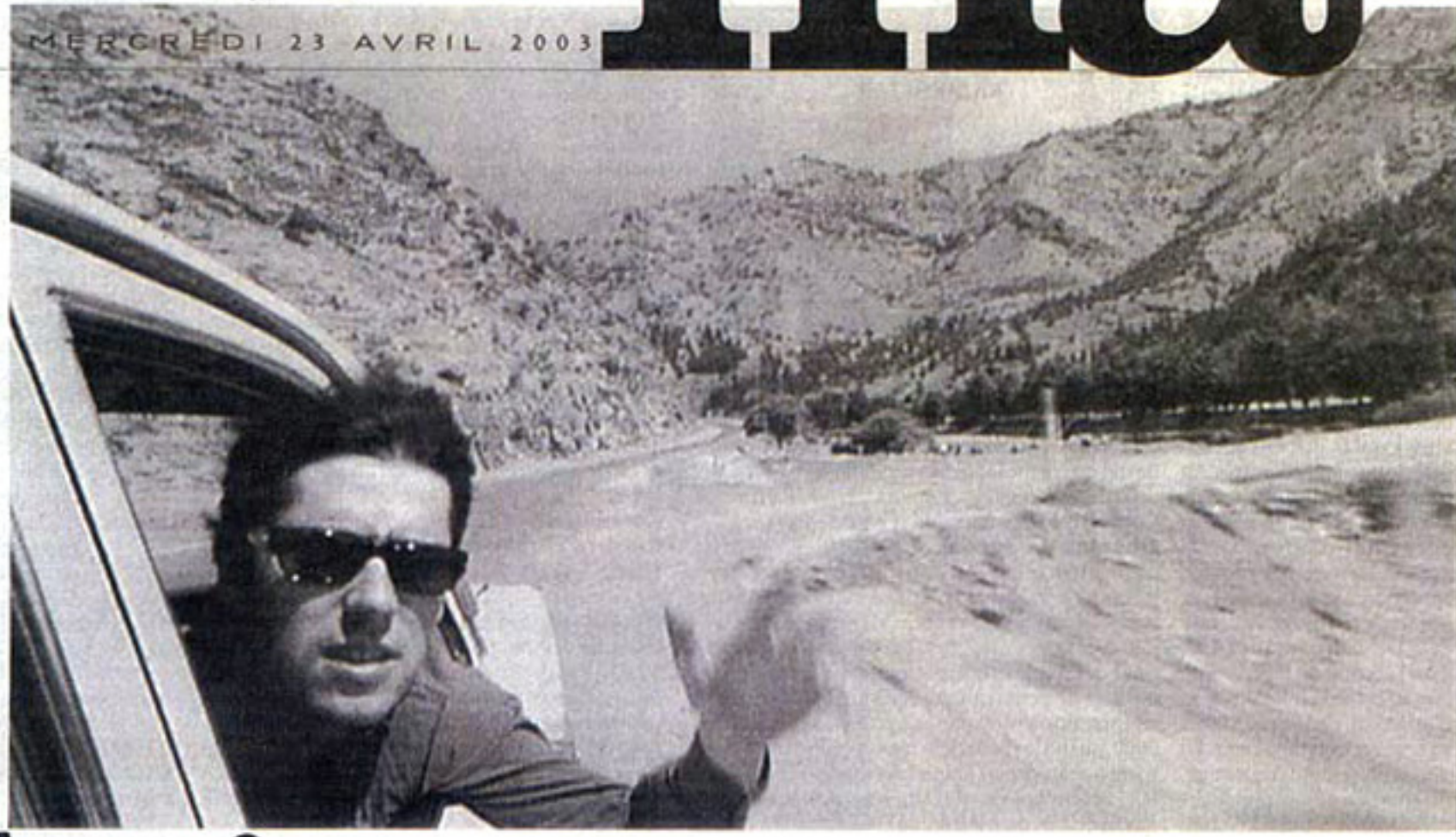
MERCREDI 23 AVRIL 2003

p. IV
Straub, les mots pour le mal
Joute orale et lutte des classes dans le dyptique «le Retour du fils prodigue»-«Humiliés».

pp. IV et V
Peine perdue pour Parker
Sur un condamné à mort, «la Vie de David Gale», thriller qui brouille le débat.

p. VII, tournage
«L'Exorciste», suite à Cinecitta
Pour l'Américain Paul Schrader qui se craignait psychopathe, un épisode aux effets rédempteurs.

Tourné au Kazakhstan dans des conditions aussi précaires que rocambolesques, «Shimkent Hotel» est le deuxième film de Charles de Meaux: une plongée qui interroge autant l'état du monde que celui du cinéma.



Asienmutés

Shimkent Hotel
de Charles de Meaux,
avec Melvil Poupaud,
Caroline Ducry, Romain Daris,
Thibault de Montalombert,
Yann Collette... 1h30.



Qu'est-ce donc? Une carte de géopolitique? Une adaptation «centrasiatiques» de *l'Homme qui voulut être roi*? Un film de vacances qui virerait au cauchemar? Une expérience de dépaysement extrême tentée sur le corps d'une génération de jeunes acteurs français? Un attentat à la trop belle image, à la trop grande tiédeur? Il n'est pas forcément nécessaire de le savoir, tant que flottera autour de *Shimkent Hotel* ce parfum d'étrangeté, de contre-pied permanent envers les us et coutumes du jeune cinéma français. Un film, surtout, tourné sans techniciens, sans argent, mais où tous les manques sont retournés en gains par une ardente croyance placée dans les vertus primitives du cinéma. Typiquement ce qu'on pourrait nommer (lire page suivante) un «film sauvage». Son réalisateur n'est pas tout à fait un inconnu: Charles de Meaux est l'auteur d'un premier film, *le Pont du trieur*, déjà tourné en ex-Union soviétique. Il ●●●

Tournage entre Kafka et Kessel

Charles de Meaux et ses acteurs racontent l'aventure, l'absurde, les risques...



Coproduit de *Blissfully Yours*, d'Apichatpong Weerasethakul, ex-jockey, préparant un élevage d'animaux virtuels sur le Net et un nouveau film sur Macao, Charles de Meaux raconte l'aventure «roots» de son deuxième long métrage, *Shimkent Hotel*, avec deux de ses comédiens, Caroline Ducey (*Romanesque, la Cage...*) et Melvil Poupaud (*Conte d'été...*).

Charles de Meaux. L'hôtel Shimkent existe, comme tout ce que l'on voit dans le film. Shimkent se trouve au Kazakhstan, la dernière ville avant la grande steppe désertique qui va jusqu'à la mer d'Aral, pas très loin de la frontière ouzbek. C'est une ville emblématique de l'Asie centrale, pas très grande, avec des rues bordées de petits canaux et de gros immeubles de construction soviétique. Le tournage a eu lieu en l'an 2000, quand le chaos de la région était encore largement occulté dans la plupart des médias. Un an après, le 11 Septembre a révélé l'ampleur du problème. J'avais déjà été dans le coin, où j'avais tourné *Le Pont du trieur*, et je connaissais la manière dont les choses fonctionnent. J'ai fait des repérages pour trouver les endroits – une petite ville, un grand hôtel, une usine –, et des appuis, des relais activables au moment voulu. J'ai engagé un étudiant, Valentin, une interprète, Olga, rencontré les différents représentants politiques. Il s'agissait de bâtir un réseau modeste mais solide pour éviter les ennuis. Il faut savoir que toutes les semaines on doit payer un visa pour avoir l'autorisation de rester en ville. Mais le système est en décadence totale, avec des résidus d'une organisation soviétique qui ne marche plus: on se fait arrêter, il y a des barrages partout, on ne sait pas si c'est l'armée régulière, des rebelles ou des bandits.

Caroline Ducey. Je me souviens d'un énorme militaire qui ronflait sur une table, marmonnant dans son sommeil. On était obligés d'attendre, de trouver une contenance. Il ne faut pas trop sourire, pas avoir l'air bizarre. Et puis, au bout de quelques heures, il se réveille, jette un œil sur les papiers et laisse passer, va savoir pourquoi.

C.d.M. J'ai aussi dû racheter Romain Duris 100 dollars à des flics qui avaient décidé de l'embarquer.

Melvil Poupaud. Un jour, on a vu le général Morillon qui se demandait ce qu'on foutait là. Il a débarqué en hélicoptère, avec des députés européens qui venaient rencontrer Massoud.

C.d.M. L'hôtel était à demi démolé, il restait un étage en fonctionnement pour les étrangers, avec de l'eau et des micros

partout. Les autres étages servaient à la prostitution. **M.P.** A l'étage habité, un espion islamiste traînait toute la journée. «Bonjour monsieur, qu'est-ce que vous faites ici?» Tous les jours, il posait la même question en nous voyant partir le matin avec la caméra.

C.d.M. De l'hôtel à l'usine, il fallait rouler 60 kilomètres. Notre chauffeur était un ancien champion de catch et ancien chanteur de jazz de l'ex-URSS. Il connaissait les check points par cœur et nous évitait les endroits les plus dangereux où les mecs tirent sans sommation. L'Asie centrale reste pour moi le théâtre des aventures lues dans l'adolescence, Kipling, Kessel, *Michel Strogoff*.

C.D. J'étais surtout attirée par le côté perse, le panthéisme, les cultes voués au Soleil, à la Lune...

C.d.M. C'est aussi le concentré de toutes les tensions mondiales, des pays coincés entre la Chine, l'Afghanistan et la Russie et dont on n'a guère d'images. J'ai l'impression que s'y joue le modèle des bouleversements qui traversent la planète: sur fond d'écroulement des rêves d'émancipation et d'égalité,

«Une fois, j'ai dû racheter Romain Duris 100 dollars à des flics qui avaient décidé de l'embarquer.»
Charles de Meaux

vont-ils se diriger vers le libéralisme mafieux ou vers un retour des traditions tribales?

M.P. Ils sont partagés entre les résidus du système communiste et l'envie de revenir à des formes de société traditionnelle. En Kirghizie, ils picolent beaucoup et les coups de feu peuvent partir vite, en Ouzbékistan, ils sont plus surveillés, les flics font du zèle...

C.d.M.... et au Tadjikistan, il y a des villes en guerre. Parfois, il fallait rebrousser chemin: «Ah non, là, vous ne pouvez plus passer, il y a eu une extermination!» C'était ce mot qui revenait, «extermination»...

M.P. On n'était pas rassurés, il suffisait de passer un coup de fil à Paris pour flipper. L'Etat français n'assurait plus la sécurité de ses ressortissants dans ces zones à haut risque. Romain Duris entendait des coups de feu la nuit, sa chambre était fouillée par un militaire

avec kalachnikov, super-angoissant: on devenait parano en regardant les chaînes russes ou Al-Jezira.

C.D. Pour se détendre, on regardait une chaîne culinaire américaine tandis qu'on bouffait du riz dans des Tupperware.

C.d.M. On n'aurait pas pu faire le film avec une équipe classique. Avec la révolution du *home studio*, un type peut faire un disque tout seul; j'ai voulu faire un film sur ce mode-là. Je n'ai pas tourné en DV, je voulais avoir le rendu des peaux et des visages très vivants, je me suis orienté vers l'analogique, avec la première caméra bêta-analogique trafiquée avec des objectifs différents. Je voulais créer quelque chose, comme l'image du souvenir du cinéma, ce qui reste quand on sait qu'on ne peut plus croire au cinéma comme dans les années 50 ou 70. Pour le son, il fallait ramener des ambiances, avec des micros dérivés de la prise de son des orchestres symphoniques.

M.P. Les jours de tournage dans l'usine ont été les plus difficiles: on devait créer l'illusion qu'on la dirigeait réellement, donnant la réplique aux employés qui nous regardaient avec des yeux ronds. Dans une scène, une secrétaire excédée me tend un papier: «Who are you?» et moi, décontracté: «Bien, je le signe et je le transmets au service de commande!»

C.d.M. L'usine utilisée, au Tadjikistan, était la deuxième plus grosse d'Union soviétique, un combinat énorme. On s'est retrouvé devant une économie fordienne avec des principes marxistes. Cette usine a été construite par Pékiney en 1974, une usine d'aluminium en pleine guerre froide, si grande qu'elle ne fabriquait pas que des casseroles...

C.D. Le champ magnétique à certains endroits de l'usine est si élevé que les yeux se brouillent... La caméra aurait pu exploser. J'ai vomit de l'aluminium.

C.d.M. Le film se termine sur une reprise de *I Fought the Law*, un tube dans la communauté black dans les années 60, un titre sur l'incapacité à affronter le destin. Les Clash en ont fait un truc politique. On ne peut plus croire qu'on peut changer le monde en criant fort et en jouant de la guitare... ●

Roeuilli par Philippe Azoury et Didier Péron

Les «films sauvages»,

De plus en plus de longs métrages se tournent sans moyens,

Ils circulent de la main à la main. En cassette ou en DVD. Comme des bouées à la mer parfois envoyées à des festivals, des distributeurs, des chaînes de télé. Ils franchiront peut-être la limite de la bande de copains, du quartier, du cercle militant pour une vie de vrai film avec sortie en salles. Au Centre national du cinéma (CNC), on ne sait pas combien ils sont, on ne les connaît pas. Ils se présentent rarement pour demander un agrément ou un visa d'exploitation. Trop fiers ou trop timides? Le CNC a trouvé un joli nom à ces longs métrages qui se font sans producteur et sans diffuseur: «les films sauvages».

«Fais comme un peintre et, dans ton atelier, fabrique ton film.» Christian Boltanski a ainsi conduit Virgil Vernier, étudiant de 23 ans côtoyé aux Beaux-Arts, vers l'aventure du premier long. C'était il y a trois ans. Pourvu d'un petit héritage, Virgil achète sa caméra, un Mini-Disc, une perche son, et s'enferme pendant un an pour écrire et



Virgil Vernier a tourné «Karine» avec 15 000 euros.

monter quelques séquences d'essai sur ordinateur. Son sujet: la quête de bonheur de petits Poucets modernes. Il trouve un châtelet gratuit, des copains pour jouer. «Outre la contrainte, intéressante, cette pauvreté peut laisser émerger quelque chose de touchant, surtout pour mon thème, le merveilleux.»

Il lui faudra deux ans pour finir *Karine*, 1h17 à 15 000 euros. «Il m'a fallu ce temps

pour radicaliser ma démarche. Je n'aurais pas pu expliquer à un producteur ce que je voulais faire. Il fallait m'y coltiner seul, de manière artisanale.» Il l'a gravé sur DVD, l'a montré... «J'ai connu des jours de désespoir, seul avec ça sur le dos, mais je continue à aimer l'idée de pauvreté. C'est un choix esthétique.» Son prochain scénario, il a décidé de le montrer à un producteur.

Alain Riou, le critique de cinéma du *Nouvel Obs* et de *Paris Première*, réalise à 61 ans, avec ses copains, un premier long métrage payé sur son treizième mois, dans des bureaux prêtés, avec le matos de *Paris Première*.

«Marre que l'on me demande de trouver un réalisateur quand je venais chez un producteur avec mon scénario.» Le critique, qui fit autrefois l'Idhec, est passé à l'acte: «Avec les petites caméras numériques, on a des images de la qualité des Mitchell d'antan. En intérieur surtout...» Il achève un vaudeville sur la jalousie, conçu dans un décor de murs blancs. Il a habillé de couleurs vives François Reynaert, Philippe Meyer et Elisabeth

cinéma à l'affiche

Ca
reste
à
voir

PAR
OLIVIER
SEGURET



Melvil Poupaud, Caroline Ducey et Charles de Meaux.

espèce en voie d'extension

ni producteurs ni diffuseurs, et certains trouvent un public.

Quin (on lui doit le titre du film: *Elle critique tout*), potes journalistes devenus acteurs d'occasion, en participation. Le plus cher fut le palmier: 3000 francs de location pour la semaine. «On s'est battus pour que le réalisateur soit reconnu comme l'auteur du film... Là, je ne sais pas si ce film fera un réalisateur de plus, mais en tout cas, ça ne fera pas un journaliste de moins.» Coût de l'aventure: 6000 euros.

«Hors du sérail». C'est avec le même pactole que le Lillois Olivier Derousseau s'était lancé pour réaliser *Bruit de fond, une place sur la Terre*, un documentaire. Pas de producteur, mais une association culturelle locale, le Centre régional audiovisuel, et son frère. Un choix pour ce jeune acteur de théâtre: «Faire, c'est apprendre. Je passe le plus clair de mon temps à parler de cinéma, c'est ça mon école.» Son film aura un parcours heureux: festival de Valence, de Marseille, du Jeu de Paume... Sans copyright ni visa d'exploitation, *Bruit de fond*... permet d'envisager le prochain plus confortablement, sans producteur pour autant: «Un film doit trouver ses moyens, pas forcément financiers. Il n'est pas exclu que je fasse un film en 16 mm. Mais je continue à rester hors du sérail cinéma.»

Reynald Bertrand, monteur, se veut tout aussi «loin du sérail». Venu de la banlieue nantaise, il en est à son sixième film. «*Filmeur du dimanche*», comme il se définit, il a démarré en 1992 avec la Hi8 (avant la DV) dans un registre militant. «Mes sujets ne m'apparaissent qu'au filmage. Je ne peux pas écrire d'avance un scénario.» Avec *Rachid X* ou *Pharmacie de nuit*, puis *Justice pour Zamani*, il dit filmer «avec des gens, non sur des gens, des histoires dont je ne connais pas la fin.» Ses films trouvent leur place dans les circuits militants, avec les Motivés à Toulouse, le réseau MIB (Mobilisation immigration banlieue), le Forum de la vidéo d'intervention de Nantes... mais aussi à la Semaine de la critique à Cannes, au festival de Belfort (Prix du documentaire), sur les chaînes Planète ou Arte. «Tout de même, il y a un gouffre avec le monde du cinéma.»

Un gouffre qui n'apparaît pas si profond à Mathieu Riboulet. Avec Pierre Léon, ils sont déjà d'une autre génération de «réalisateurs snobages». Il y a dix-sept ans, ils ont acheté leur première caméra vidéo «pour faire selon notre envie sans le soumettre à un producteur». Tous leurs films sont écrits, dialogués. «Nous avons envie de réduire ce

temps d'attente infernal, quatre ou cinq ans, entre le désir d'un film et sa réalisation.» Installés près d'Aubusson, ils ont réalisé une dizaine de longs «fabriqués avec les économies», qu'ils amortissent de film en film. «Il y a dix ans, c'était plus difficile. Aujourd'hui, les salles sont équipées en vidéo et le matériel est plus sophistiqué.»

De fait le Grec (Groupe de recherches et d'essais cinématographiques) voit se dessiner une tendance. François Da Silva: «L'arrivée de la DV bouleverse la donne. On le voit avec des pays comme la Chine. Partout, ces films vont se multiplier.» Au long de ces années, Riboulet et Léon ont rencontré nombre de cinéastes qui travaillaient dans les mêmes conditions qu'eux, mais ils n'y voient pas une école de cinéma. «C'est plus une concomitance des choses, explique Riboulet. Un curieux mélange de réseau et d'atomisation.»

Récemment, ils ont autoproduit un film en pellicule. «Pour nous, la vidéo n'a jamais induit une esthétique particulière. C'est du cinéma. La marginalité n'est qu'un malentendu. On ne veut pas faire de l'expérimental dans notre coin. Notre cinéma, c'est Hollywood.» ●

Anniek Pelgné-Gluly

L'ère Easy

Nous y voilà: dans quelques semaines, au nord de Londres, le magnat british du *low cost*, Stelios Haji-Ioannou, inaugurerait le premier ciné à bas coût du monde. Le président d'EasyGroup, déjà propriétaire d'EasyJet (le zine au prix de l'autocar), d'EasyCar (la voiture louée au prix du scooter), et d'EasyInternetcafé (web-bars économiques) envisage une chaîne hôtelière EasyDorm où le client devra faire le ménage avant de rendre sa chambre - ce qui donne une idée sur sa manière de gagner de l'argent.

Fin mai, à l'EasyCinema de Milton Keynes (dix salles), il sera possible de voir un film pour 20 pennies, soit environ 30 centimes d'euros. Ce sera possible, mais pas si easy que ça puisque la ristourne s'accompagne de deux conditions draconiennes.

La première est que tous les tickets devront être réservés et prépayés plusieurs semaines à l'avance, la seconde que les places les moins chères ne seront disponibles que pour les séances les moins fréquentées. Pour les autres, les prix pourront grimper jusqu'à 5 livres. Il semble qu'aucune caisse (et encore moins de caissières, d'ouvreuses...) ne sera installée dans ce cinéma-là: les spectateurs dits «impulsifs», venant à l'improviste, trouveront des bornes web pour acheter des billets au prix fort. Humainement et fonctionnellement, l'EasyCinema devrait dégager cette chaleur typique des rayonnages Ed ou Adil: une esthétique de crise repeinte aux couleurs orange criard de l'entreprise, avec tourniquets façon métro, sols en lino et automates de toutes espèces incitant à consommer (boissons,

confiseries...). Il va de soi que Stelios (son surnom dans le business) entend étudier les leçons à tirer de l'expérience, pour la développer ailleurs, en Grande-Bretagne et en Europe. Faut-il pour autant voir dans le concept EasyCinema un nouveau chevalier de l'Apocalypse qui va encore nous tuer le 7^e art? Si le cinéma est né dans le cadre bourgeois du Café de la Paix, c'est plutôt dans le caniveau qu'il a fait sa fortune. Art populaire et forain, il a d'abord été consommé comme une attraction bon marché: avec une séance à 30 centimes d'euros, n'est-ce pas une sorte de boucle historique qui se referme? Après les projections itinérantes des origines, les salles paquebots de l'entre-deux-guerres (Rex, Gaumont Palace), les multisalles des années 70 (découpage des grandes en petites boîtes à chaussures) puis les multiplexes de la fin XX^e siècle, la séance à prix cassé témoignerait plutôt de la perpétuelle métamorphose des modes de consommation du cinéma, et doit en ce sens être rapprochée de l'intrusion en France de la fameuse carte UGC. Elle atteste sans doute aussi l'atomisation de cette pratique longtemps commune et unitaire: aller au cinéma. Plus que jamais, les pratiques culturelles reflètent des situations sociales, des profils économiques: l'EasyCinema, dans sa banlieue des Midlands, radicalise cette étanchéité croissante entre classes de spectateurs. Et c'est de cette ségrégation sociale objective dont EasyGroup (1), à tous les étages de ses activités, tire un profit direct.

(1) Signalons la profusion de sites fortement «antiEasy»: easyprotest.com; easyhypocrit.com, etc.